

suite BOMBARDEMENT OLIDA

humaines dans la population civile. En effet, les bombardiers américains volaient par ciel clair, à haute altitude, pour dissuader la DCA. Au détriment de la précision. « La dispersion des bombes, indique le CHRD, a été très importante et le 7° a été particulièrement touché notamment au niveau de l'avenue Berthelot : sur une largeur de 3 à 400 mètres et sur une longueur de 3 à 4 km... ». Leurs bombes de 500 livres tombèrent ainsi sur de nombreux bâtiments (usines et habitations) alentour, faisant de nombreuses victimes. Ainsi à Lyon, dans les quartiers de Gerland, du Grand Trou, du Moulin à vent et de Vaise. Les dégâts matériels collatéraux mirent 20 000 sinistrés à la rue. Les pertes humaines s'élevèrent à 717 victimes et 1 129 blessés.

88 CORPS DANS LES DÉCOMBRES

L'usine Olida de Gerland, au 99 de la rue, qui disposait d'un abri pour les bombardements fut frappée de plein fouet par trois bombes très meurtrières. Des décombres, on retira 88 corps, dont 48 du personnel de l'entreprise. Il y eut également des survivants. Parmi les morts, figuraient trois personnes travaillant à l'usine de St Symphorien et une quatrième y étant né.

Les deux établissements Olida de Gerland et de St Symphorien étaient dirigés par la même personne, Etienne Fayard, secondé par un sous-directeur, Henri Baron. Ils se trouvaient tous deux à Lyon ce jour-là. Ils figuraient parmi les victimes. La troisième personne, salariée à St Sym, présente également là, est Pierre Bonnard, 38 ans, père des deux enfants, Marie-Thérèse, 12 ans et Jean-Pierre, 9 ans. Écoutons leur témoignage d'aujourd'hui.

AVEC UN LAISSEZ-PASSER

« Avant la guerre, mon père, raconte Marie-Thérèse avait un camion et faisait du transport de marchandises. » « Il tenait aussi, complète Jean Bruyas, un magasin de légumes, place de la Bouterie. ». « Mobilisé en 39, poursuit Jean-Pierre, on réquisitionna son véhicule, et rendu à la vie civile en 1940, mon père se retrouva sans camion et ... sans emploi. Il fut alors embauché par Olida comme chauffeur. » Il conserve précieusement un de ses laissez-passer, celui justement de mai 1944. Un document renouvelable sans doute

chaque mois, établi par le commandant de la brigade de gendarmerie de St Symphorien (signé J. Lambert ?).

« Pendant la guerre, précise Bruyas, il y avait le cessez-le feu entre 10h du soir et 6h du matin. Il était donc interdit de circuler. Le laissez-passer autorisait donc Pierre Bonnard à circuler dans tout le département, « pour d'impérieux motifs d'ordre professionnel. » Avec les deux camions Berliet, immatriculés 6492 PG I et 8941 PG 2. Ainsi, les aller-retour entre les deux établissements Olida de Lyon et de St Sym étaient-ils presque quotidiens.

DEUXIEME COUP DE SIRENE

« Mon père, raconte Marie-Thérèse, a dû ce matin-là, remplacer un autre chauffeur. C'est ce que ma mère nous a toujours raconté. Il avait dû aussi descendre madame Fayard à son autre domicile à Lyon. Arrivés à destination, ils entendirent la deuxième alerte des sirènes. Mme Fayard lui conseilla d'aller se mettre aux abris et de ne pas se rendre à Gerland, mais il répondit qu'il avait le temps d'y arriver. » Jean-Pierre, son frère, ajoute : « Mon père aurait rencontré, place Bellecour, Fleury Chevalier, un autre transporteur local, qui lui aurait conseillé aussi de descendre dans un abri. Il fut certainement le dernier habitant de St Sym à avoir vu mon père vivant. »

A GERLAND, TOUS AUX ABRIS

A Olida de Gerland, à l'écoute des sirènes, la direction oblige tout le monde à descendre aux abris. Des personnes du quartier ou des passants s'y précipitent également. « La première bombe, raconte J-P Bonnard, tombe vers le portail que Baron était en train de fermer. La seconde éclate sur le camion de mon père. Lui, rentre parmi les derniers, quand une troisième bombe éclate. Il a dû être soufflé par la déflagration, car on a retrouvé son corps en entier. » Raymond Drevet de l'Association des Anciens de Gerland, dont le père faisait partie des victimes, nous confirmera que beaucoup de corps ont été brisés, mutilés. « On a même trouvé une main seule. Grâce à l'alliance à un doigt, on a pu déterminer à qui elle appartenait. »

La quatrième victime, Justin Marnas, n'appartenait pas au personnel d'Olida. Né à St Symphorien en 1909, -il avait donc 33 ans- c'était le fils de Jean-Louis Marnas, chef de fabrication chez Olida de St Sym. Il s'était établi comme boucher-charcutier à Lyon. Il était

présent dans les locaux de l'entreprise lyonnaise ce jour-là, car il était venu s'approvisionner.

ALLER AIDER AU DÉBLAIEMENT

A St-Symphorien, on apprit rapidement la nouvelle et dans l'après-midi, se souvient bien Maurice Lespagnol, « à l'usine, on demanda des volontaires pour aller aider au déblaiement. Je me rendis donc à la gare où des camions d'Olida devaient nous prendre. A ce moment, Venet, chef de tuerie à l'abattoir, me dit de rentrer chez moi, car « ce n'est pas un spectacle pour les jeunes. » Maurice avait 17 ans. Nous apprîmes par la suite dans quel état déplorable, beaucoup de corps avaient été retrouvés. « Fayard, m'a-t-on dit, était réduit à une affiche plaquée contre un mur. »

DES AVIONS AU-DESSUS DE ST SYM

Bruyas, Dussurget et Joly ne se rendirent pas non plus à Lyon. Jean Bruyas se souvient bien de ce matin-là. On lui avait demandé de se poster en haut de l'usine, pour signaler le passage éventuel d'avions et donner l'alerte. Il n'eut pas à prévenir, car il ne vit rien dans le ciel. Ce qui ne fut pas le cas de Lucien Joly. Dans la matinée, se trouvant un moment donné dehors, il aperçut des avions passer très haut dans le ciel, car le soleil s'y reflétait. « Ils ne venaient pas de la direction de l'Italie. Plutôt à l'opposé. » Étaient-ce ceux qui revenaient de bombarder St-Etienne ? faisant 930 morts dans la gare de Châteaureux et les quartiers voisins, dont Maurice Phily, le père de Mauricette Rambaud qui allait naître en septembre (voir **suite page 3** encadré).

À SAINT-ETIENNE

Les journaux ont parlé de 930 morts et de 1 200 blessés. Parmi eux, 24 élèves et 6 maîtres de l'école primaire du quartier de Tardy. Et le père de Mauricette Rambaud, qui allait naître en septembre. Elle habite aujourd'hui à St Symphorien. « Ma mère ne s'est jamais remise de ce qui est arrivé à son mari, nous déclare-t-elle. Ce vendredi-là, mes parents se préparaient à partir pour une communion. Ma mère était partie chez sa coiffeuse et mon père à la gare de Châteaureux pour acheter les billets. A 10h17, il succombait sous les bombes. » Les obsèques furent aussi célébrées par le cardinal Gerlier de Lyon, la Loire faisant partie du diocèse de Lyon. Sur Internet, on trouve plusieurs sites fournissant des informations et des photos de ce bombardement.